

ROBERT LECOEUR

Le Duc de
Brunswick
le grand
adversaire
de la France,
de Louis XV
jusqu'à
Napoléon



Robert Lecoœur

Le Duc de Brunswick,
le grand adversaire
de la France,
de Louis XV
jusqu'à Napoléon

© Robert Lecoœur, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-7028-7

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



(le généralissime allemand qui menaça de détruire Paris en 1792, fut stoppé à Valmy, et vaincu à Iéna)



Carl Wilhelm Ferdinand
Herzog von Braunschweig-
Lüneburg.

INTRODUCTION

Pourquoi écrire une biographie du duc Charles G. Ferdinand de Brunswick ? L'idée m'en est venue parce que, étant né moi-même dans le pays de Brunswick, à chaque fois que je voyais écrit le nom du duc dans les manuels d'histoire ou les biographies, car j'ai toujours aimé l'histoire, je repensais à ma région natale et à la statue équestre du duc, fièrement dressée sur l'esplanade du château de Brunswick. Or, les mentions du duc, au fur et à mesure que je lisais plus de livres, se faisaient très nombreuses mais disparates. Depuis le règne de Louis XV jusqu'à celui de Napoléon, il apparaît dans beaucoup d'épisodes de l'histoire de France ; il fut un acteur important de la guerre de Sept Ans, lors de laquelle sa compétence militaire impressionna toute l'Europe, et son oncle Frédéric II le glorifia comme le « héros » de cette lutte de presque toute l'Europe contre la Prusse.

Pendant la période révolutionnaire, il joua un grand rôle : qui ne connaît le fameux « Manifeste de Brunswick » de 1792, menaçant de détruire Paris au cas où le peuple parisien s'en prendrait à la personne du roi Louis XVI, ou encore son « Halte-là » lors de la bataille de Valmy, retenant les troupes prussiennes à la dernière minute avant l'assaut contre les positions de Dumouriez et Kellermann, au point qu'on a pu dire que « la bataille de Valmy n'a pas eu lieu ». Enfin, pendant l'Empire, il fut l'ennemi direct de Napoléon lors de la campagne d'Allemagne de 1806. Par ailleurs, par son origine et son rang, il fut en contact avec toutes les cours européennes et fut un familier, bien sûr, des rois de Prusse, mais aussi du tsar Alexandre 1^{er}, du roi George III d'Angleterre, et de tous les princes allemands de son époque. Il fut reçu par Louis XV à Versailles, en tant qu'adversaire valeureux.

Aussi n'est-on pas étonné de sa présence dans beaucoup des Mémoires de ses contemporains allemands, anglais, autrichiens, mais aussi français : Rochambeau, Dumouriez, Gouvion Saint-Cyr, Mallet du Pan, le comte Philippe de Ségur, Mirabeau parlent longuement de lui dans leurs ouvrages. Les écrivains français le respectent et l'admirent : ils correspondent avec lui et ont l'opportunité de le rencontrer, en France ou en Allemagne, tels Voltaire, Marmontel, d'Alembert, Sénac de Meilhan, ou Benjamin Constant, qui tous font allusion à lui dans leurs écrits.

Quant aux historiens français qui traitent de ces périodes, ils l'évoquent aussi longuement : tels Albert Sorel dans son ouvrage sur la Révolution française et l'Europe, Adolphe Thiers dans sa monumentale Histoire de la Révolution ou Lamartine dans les Girondins. Chuquet, le grand historien des guerres de la Révolution, lorsqu'il écrit ses livres sur les campagnes de 1792 et 93 mentionne et analyse les faits et gestes du duc, commandant en chef des ennemis de la France, presque à chaque page. De même, tous les écrits consacrés à Napoléon, on sait qu'il paraît chaque année de nouveaux ouvrages sur l'empereur, se doivent d'explicitement le rôle joué par le duc de Brunswick à la tête de l'armée prussienne lors de la campagne de 1806, qui aboutit à la victoire française de Jéna/Auerstedt.

Or il n'existe aucune biographie en français du duc, pas un seul ouvrage reliant tous ces éléments éparses, disséminés dans tant de livres et tant de mémoires, pour dresser le véritable portrait de celui qui fut à la fois un grand admirateur de la culture française, et un grand ennemi de la France sur le plan militaire. Et même en Allemagne, où de la même façon nombre d'ouvrages historiques ou de mémoires parlent de lui, à commencer par ceux de l'écrivain Goethe, de l'historien militaire Clausewitz, ou du chancelier Hardenberg, il n'existe qu'une seule et unique biographie, celle de Selma Stern, publiée en 1921. S. Stern s'étonnait elle aussi de cette absence de biographie du duc en langue allemande ; selon elle, cela était dû à la figure prépondérante en Allemagne pour cette période, celle de Frédéric II le Grand, qui relégua un peu le duc, son neveu, dans son ombre ; dû peut-être aussi à un autre fait, dit-elle : car le duc fut certes un homme important de son époque, admiré et respecté de tous, mais, face aux événements révolutionnaires apparus dans sa grande maturité, par malchance ou manque de caractère, il ne joua pas le rôle de sauveur de la monarchie prussienne et de l'Allemagne que beaucoup de ses contemporains avaient espéré de lui. Il fut balayé par le torrent, comme tant d'autres, alors qu'on attendait de lui qu'il le détournât de l'Allemagne.

Néanmoins, la postérité reconnut en lui un grand homme, un héros allemand, qui sacrifia sa vie pour défendre son pays et périt l'épée à la main dans la guerre contre la France.

De cette catastrophique défaite du duc de Brunswick face à Napoléon en 1806 et de l'occupation française de l'Allemagne qui s'en suivit, date la montée du ressentiment allemand contre la France ; il y eut ensuite la revanche de 1813, et

la défaite française de Leipzig ; puis, après le Congrès de Vienne et le retour de la France à ses frontières de 1792, il y eut cette « garde au Rhin » confiée à la Prusse par les coalisés, notamment par l'Angleterre. L'hostilité et la rivalité franco-prussienne puis franco-allemande, née en 1806, se manifestera tout au long du XIX^{ème} siècle, puis du XX^{ème} jusqu'en 1945.

Il était donc intéressant de voir, à travers le déroulement de la vie d'un personnage clé de l'histoire allemande, comment l'antagonisme franco-allemand avait pu s'enclencher dès cette époque, alors même qu'auparavant, lors des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, la France avait été plutôt considérée comme la protectrice des principautés allemandes, suite aux traités de Westphalie, par lesquels elle avait accepté de garantir « les libertés germaniques » (principalement face à l'Autriche). Le volcan révolutionnaire fut à l'origine d'un séisme en Europe, transformant de fond en comble l'Allemagne, et faisant du duc de Brunswick à la fin de sa vie un personnage tragique.

Bref avertissement au lecteur : les chiffres entre parenthèses se rapportent aux notes, dans la partie « NOTES » à la fin du livre. Les chiffres cliquables renvoient quant à eux aux notes de bas de page.

PROLOGUE

« Une folle idée »

« Il sait flatter chacun à sa façon...enfin, c'est un oiseleur qui connaît ses oiseaux » Dixit Goethe, parlant du duc de Brunswick, après un court séjour dans le duché, en 1784 (lettre à Mme von Stein)

À Paris, fin 1791, l'Assemblée Législative, succédant à la Constituante, avait commencé à siéger et voté, entre autres décrets révolutionnaires, ceux qui menaçaient de mort les émigrés et les prêtres réfractaires, décrets que le roi refusa de sanctionner (d'où le surnom dont on l'affubla de « Monsieur Vêto »). Par contre, lorsque fut proposé, le 29 novembre 1791, un décret exigeant des Electeurs de Trêves et de Mayence la dispersion des émigrés français accueillis chez eux, Louis XVI en agréa immédiatement l'idée.

En fait, pour des raisons différentes, tout le monde, le roi, le ministère et l'Assemblée, poussait à la guerre ; Louis XVI et Marie-Antoinette, déjà engagés dans un double jeu qui leur serait fatal, la voulaient parce qu'ils pensaient secrètement que la France révolutionnaire serait défaite par les armées étrangères et qu'alors le roi redeviendrait un recours : il s'interposerait pour sauver le pays. Le roi écrivait d'ailleurs à Breteuil, ancien ministre de la Maison du Roi et son émissaire secret auprès des autres souverains européens : « Au lieu d'une guerre civile, ce sera une guerre politique, et les choses en seront bien meilleures. L'état physique et moral de la France fait qu'il est impossible de la soutenir. »(1) Aussi n'hésita t'il pas à faire devant l'Assemblée, le 14 décembre 1791, un discours qualifié par F. Furet, dans la « La Révolution Française », de « particulièrement martial ».

Quant aux ministres, ils étaient partagés, mais se laissèrent facilement influencer par les membres les plus marquants du club des Feuillants, qui souhaitaient consolider et stopper la Révolution par une guerre courte et limitée. Une expédition à Trêves et à Mayence, nids d'émigrés, leur semblait sans risques et de nature à ressouder le peuple français, en cas de victoire, autour du roi et du gouvernement. Comme Ministre de la Guerre venait d'être nommé un

« constitutionnel » de conviction, proche des Feuillants et ami de La Fayette, le comte Louis de Narbonne (2), propulsé à ce poste grâce à l'influence, auprès de Barnave, conseiller secret du roi et de la reine (3), de Madame de Staël, avide de jouer un rôle politique par le truchement de son amant Narbonne.

De fait, Narbonne accompagna Louis XVI à la tribune de l'Assemblée, ce même 14 décembre 1791, et, parlant après le roi, exalta le patriotisme des députés en disant notamment que « si le funeste cri de la guerre se fait entendre il sera du moins [pour les français] le signal tant désiré de l'ordre et de la justice ». Puis pendant trois semaines, il alla inspecter toutes les places fortes de l'Est et du Nord, faisant à son retour, le 8 janvier 1792, un compte rendu plutôt optimiste de la situation des armées.¹ L'Assemblée quant à elle, dominée par les « Girondins », voulait aussi la guerre, mais une guerre révolutionnaire : » En détruisant Coblençe », écrit F. Furet, en résumant la pensée de Brissot, « on obligera le roi à se déclarer, on rétablira la tranquillité. La guerre sera facile, les peuples se soulèveront pour secouer leurs chaînes. Enfin c'est un devoir de donner assistance aux révolutionnaires de l'Europe. C'est la croisade de la liberté ». (4)

Mais pour une guerre extérieure, on pensait au gouvernement n'avoir pas de général en chef « constitutionnel » s'imposant de façon évidente ; les plus en vue étaient bien sûr Lafayette et Rochambeau, mais aussi Biron, Custine ou Lückner ; par contre, ils étaient divisés par la politique ou la mutuelle jalousie, et aucun n'aurait pu s'imposer aux autres. Il fut décidé d'élargir la recherche, et Narbonne proposa de faire appel au duc de Brunswick, considéré alors comme le meilleur général d'Europe, formé à l'école de Frédéric II pendant la « guerre de Sept Ans », de 1756 à 1763, ayant conduit plus de trente batailles contre les armées de Louis XV, et encore auréolé du succès de sa récente campagne de Hollande, en 1787, par laquelle il avait rétabli à La Haye le stathouder, renversé en 1786 par le parti des patriotes (d'ailleurs soutenu par la France), avec une armée prussienne dont il était le commandant en chef. Pour Narbonne, on pouvait ainsi faire coup double : avoir un généralissime incontesté au service de la France et en priver les ennemis extérieurs ; peut-être même, compte tenu de la position du duc en Prusse (Mirabeau le voyait encore récemment, en 1786, comme le probable homme fort de la Prusse après la mort de Frédéric II), pourrait-on ainsi se rapprocher de la cour de Berlin et éviter son alliance offensive avec Vienne. Les Girondins, et même les Jacobins, n'étaient pas loin de considérer le duc de Brunswick comme un ami de la liberté. Sa sympathie